Book Reviews / Comptes rendus

L'allégorie de l'Antiquité à la Renaissance. Études réunies par Brigitte Pérez-Jean et Patricia Eichel-Lojkine. Paris : Honoré Champion, 2004, 688 p.

Depuis la publication de la thèse de Jean Seznec, suivie dans les années soixante-dix de *Mysteriously meant* de Don Cameron Allen, puis de *Mythe et allégorie* de Jean Pépin, les notions d'allégorie, d'allégorèse et d'*integumentum* sont au cœur de textes fondamentaux pour les études de la Renaissance : on songe notamment à des ouvrages comme *The Cornucopian Text* de Terence Cave, *Le défi des signes* de Michel Jeanneret ou, plus récemment, aux travaux de Pierre Maréchaux sur la mythographie. Dans le sillage de ces textes, les deux volumes des actes du colloque *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance* rassemblent quelque trente communications préparées par des spécialistes de domaines aussi divers que l'étude de l'Antiquité, l'histoire de la pensée, la philosophie et l'histoire littéraire.

Le premier volume s'ouvre sur une série de contributions consacrées aux définitions de l'allégorie. Luc Brisson met en exergue l'un des aspects les moins connus de cette pratique en nous rappelant que chez les néo-platoniciens de l'école d'Athènes, le travail de l'interprète se rapprochait de celui du mystagogue, guide chargé de l'initiation dans les mystères : allégorie, philosophie et théologie se rejoignaient alors. Pierre Chiron recherche les données d'une histoire de l'allégorie dans les traités de rhétorique de l'Antiquité, en soulignant les rapports qu'elle entretient dans ces textes avec l'ironie, les *asteia* et le discours figuré : autour de la tradition rhétorique se profile ainsi une notion qui, comme le souligne l'auteur, se distingue nettement des définitions modernes de l'allégorie. Dans une optique voisine, Jean-François Thomas montre, à partir d'une étude lexicologique approfondie, de quelle manière le vocable latin *allegoria* a pu revêtir des significations très différentes de celle du mot français *allégorie*. Dans la contribution qu'il consacre à la « pépinière des dieux », Pierre Sauzeau s'interroge sur la figure de la personnification telle qu'elle apparaît dans les polythéismes et les traditions poétiques les plus anciennes, cette étude linguistique et sémantique mettant au jour une figure distincte de la rhétorique et des abstractions métaphysiques.

La seconde partie du premier volume rassemble des communications consacrées aux pratiques littéraires de l'allégorie. Alain Moreau nous rappelle que les figures allégoriques représentées par Eschyle « finissent par composer une sorte de manuel, de bréviaire de sagesse », tandis que Paul Martin s'intéresse aux multiples formes de la prosopopée de la patrie romaine dans la littérature latine, de la *Rhétorique à Herennius* aux *Panégryriques* de Sidoine Apollinaire. Béatrice Bakhouché se propose de relire le texte fondateur qu'est le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* comme un *spoudogeloion* dans la tradition ménippéenne, en même temps que comme un livre d'initiation à la philosophie. Anne Fraïsse étudie un texte peu connu du VI^e siècle, l'*Historia Apostolica d'Arator*, dans lequel se profile un emploi à la fois esthétique et thématique de l'allégorie. La communication de Didier Pralon, consacrée à l'anonyme *Exposé résumé sur l'errance d'Ulysse d'après Homère*, revient aux formes et au style de l'allégorèse telle qu'elle se pratiquait chez les pédagogues.

Suit alors une série de contributions portant sur l'allégorie chez les philosophes de l'Antiquité. André Laks démontre qu'Aristote fut un allégoriste aussi « occasionnel » que « réservé », tandis que Carlos Lévy offre des précisions révélatrices sur la contribution des scholarques stoïciens de l'Ancien Portique au développement de l'allégorèse. Alain Gigandet envisage l'interprétation épicurienne des mythes et retrouve chez Lucrèce « une symptomatologie qui ne dit pas la vérité du sens, mais la vérité sur le sens ». Brigitte Pérez s'appuie sur une lecture de l'œuvre de Sextus Empiricus pour expliciter la nature de la divergence qui opposa stoïques et sceptiques en relation à la pratique de l'allégorie. Le *De Josepho* fait l'objet d'une réflexion de Françoise Frazier, qui s'interroge sur la notion de « biographie allégorique » et dévoile les apories du texte de Philon. Le premier volume se referme sur une contribution de Frédéric Fauquier, qui retrace les métamorphoses de l'exégèse chez les néoplatoniciens de l'école d'Athènes ; nous découvrons ainsi que cette pratique constituait, chez des auteurs comme Proclus, une forme d'exercice spirituel très proche de la dialectique.

Le deuxième volume regroupe des contributions portant sur l'allégorie au Moyen Âge et à la Renaissance. Une première série d'articles tend à montrer que l'allégorie fut l'indispensable instrument de ce que Jean Seznec appelait « la survivance des dieux antiques ». Jean Meyers nous rappelle que les analogies de Théodule, qui rapproche les mythes des récits de la bible dans sa célèbre *Ecloga*, confèrent à la mythologie « un prestige sans précédent » à l'époque carolingienne. Sylvie Ballestra-Puech apporte d'utiles éclaircissements sur la réécriture dantesque du mythe d'Arachné, remotivation de la fable ovidienne qui, en restituant la dimension tragique de la légende, évite le type de réduction parénétique propre à l'allégorie médiévale. Dans une perspective voisine, la contribution de Patricia Eichel-Lojkine met en lumière les aspects les plus innovateurs de l'allégorie telle que les pratiqua l'auteur du *Paradis*. Jean-Louis Charlet retrace l'itinéraire qui conduit Pétrarque à rapprocher l'allégorie de la théologie ainsi que de l'écriture poétique dans des lettres qui constituent aussi un décryptage de ses propres élogues. François Roudaut analyse les enjeux et les modalités de l'allégorie et de l'*involutum* tels que les définissent les *Lectiones* de Coelius Rhodiginus, florilège dans lequel se profile une « pensée de l'allégorie généralisée ».

Suit alors une série d'articles consacrés aux aspects proprement littéraires de l'allégorie rhétorique. Armand Strubel se propose de relire le *Livre du Cœur d'Amours Espris*, œuvre composée par René d'Anjou vers 1457, comme un « tombeau de l'allégorie » où sont rassemblés en guise d'hommage aux grands auteurs de romans de chevalerie tous les *topoi* de la littérature allégorique courtoise. À partir d'une analyse de l'allégorie du mauvais gouvernement mise en scène dans l'*Acoluthie de Spanos*, Vana Nicolaïdou-Kyrianidou cerne plusieurs aspects fondamentaux de l'idéologie politique byzantine au XVI^e siècle. Henri Weber apporte des précisions révélatrices sur les constantes et les variations du genre du temple allégorique tel que le pratiquèrent les poètes de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance. Ilana Zinger rapproche la *stéganographie*, forme d'allégorie propre à l'œuvre de Béroalde de Verville, du procédé optique de l'anamorphose. La contribution d'Hélène Moreau met en regard les versions de l'allégorie de la mère patrie qui apparaissent dans les *Discours des misères* de Ronsard et les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné.

Une troisième partie est consacrée à la question de l'*interpretatio christiana*. Stéphane Lojkin étudie les métamorphoses du tabernacle en tant qu'allégorie. Isabelle Pantin montre que Marsile Ficin fait de l'allégorie un « moteur d'investigation philosophique et métaphysique », tandis que Marie-Madeleine Fragonard s'intéresse aux enjeux et aux transformations de l'*allegoria in factis* chez des auteurs comme d'Aubigné. Max Engammare établit que le rejet de la théorie des quatre sens de l'écriture n'exclut pas un emploi plus nuancé de l'allégorie chez les hébraïsants chrétiens de la Renaissance.

L'ouvrage se referme sur des contributions portant sur l'allégorie dans le domaine artistique. Claude Françoise Brunon nous rappelle que l'hiéroglyphe égyptien se transforme dans plusieurs cas en figure allégorique dans les textes qui retracent les noces de François de Médicis et de Jeanne d'Autriche. La contribution de Richard Crescenzo met au jour les rapports qui s'établissent entre l'allégorie et l'architecture dans l'œuvre de Blaise de Vigenère. La remotivation de l'image allégorique qui s'opère de plusieurs manières dans les livres d'emblèmes des XVI^e et XVII^e siècles fait l'objet d'une étude d'Anne-Elisabeth Spica.

L'un des grands mérites de ce recueil est d'apporter un point de vue véritablement pluridisciplinaire sur la tradition allégorique telle qu'elle s'est développée à partir du VI^e siècle av. J.-C. chez des auteurs comme Théagène de Rhégium pour traverser l'Antiquité Gréco-romaine, le Moyen Âge, et la Renaissance. Au fil des contributions, nous découvrons les métamorphoses et la plasticité d'une démarche à la fois littéraire, artistique, rhétorique et philosophique : ce que les premiers exégètes d'Homère appelaient *huponoia* finira par constituer l'un des aspects les plus féconds de la pensée occidentale. Par leur richesse et leur diversité, ainsi que par la qualité des contributions rassemblées, les actes du colloque *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance* posent les jalons d'une encyclopédie de l'allégorie ; ils sont très certainement appelés à devenir un ouvrage de référence.

HERVÉ THOMAS CAMPANGNE, *University of Maryland, College Park*